Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 4, n°2 | Juillet 2013

Santé et environnement

Richard Heinberg, *La fin de la croissance. S'adapter à notre nouvelle réalité économique*, éditions Demi-Lune, Collection Résistances, 2012, 390 pages, préface de Paul Ariès.

Jean Gadrey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/9804>

DOI : 10.4000/developpementdurable.9804

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Jean Gadrey, « Richard Heinberg, *La fin de la croissance. S'adapter à notre nouvelle réalité économique*, éditions Demi-Lune, Collection Résistances, 2012, 390 pages, préface de Paul Ariès. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 4, n°2 | Juillet 2013, mis en ligne le 07 juin 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/9804> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.9804>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Richard Heinberg, *La fin de la croissance. S'adapter à notre nouvelle réalité économique*, éditions Demi-Lune, Collection Résistances, 2012, 390 pages, préface de Paul Ariès.

Jean Gadrey

- 1 Richard Heinberg est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, dont un livre de référence sur le pic pétrolier (« Pétrole, la fête est finie ! Avenir des sociétés industrielles après le pic pétrolier, Paris, Éditions Demi-Lune, 2008 (2003)¹. Il est journaliste, et enseignant au New College of California. Ce livre est tout d'abord un remarquable exercice de pédagogie, destiné à un large lectorat². Il contient en particulier une analyse très accessible de la crise actuelle dans toutes ses dimensions, y compris financières, dont il existe peu d'équivalents. L'écologie et l'énergie y tiennent certes une place importante, mais, contrairement à d'autres démarches focalisées sur les déterminants énergétiques ou thermodynamiques, aussi bien le diagnostic des impasses actuelles que les propositions pour « en sortir » relèvent d'une approche systémique.
- 2 La démonstration commence, au chapitre I, par un aperçu d'histoire de la pensée économique et financière incluant une critique de l'excès d'endettement public et privé à l'origine des bulles actuelles. Le chapitre II contient une analyse du rôle de la finance dérégulée et de la spéculation immobilière dans l'éclatement de 2007-2008. L'auteur y présente son approche des « limites de la dette » (p. 107-118) comme tentative désespérée de repousser les limites de la croissance (*un tel système dépend entièrement de sa croissance perpétuelle*), puis les plans de relance et de sauvetage (p. 118-127), dont le bilan semble être que les États sont désormais « à court de munitions ». Il y critique le point de vue keynésien usuel de relance par la dette publique en raison notamment de l'absence de prise en compte de l'épuisement actuel des ressources fossiles, une contrainte inédite par rapport à l'époque de Keynes. Pour lui, le remède keynésien ne peut plus guère aujourd'hui qu'apaiser momentanément la douleur, mais la médecine de l'austérité aurait des conséquences encore plus déplorables. Un diagnostic qui semble confirmé deux ans après l'édition anglaise de ce livre en 2011.
- 3 On en vient, au chapitre III, au cœur du sujet : « pourquoi la croissance ne reviendra pas », du fait des « limites de la planète ». On commence par le pétrole, puis les autres sources d'énergie interviennent, chacune avec leur « pic » vraisemblable, y compris le charbon et l'uranium. S'y ajoute une hypothèse qui fait l'objet d'une controverse au sein même de la famille écologiste : la capacité des énergies renouvelables à prendre le relais au cours du présent siècle. L'auteur en doute, ce qui conforte cette idée : *au niveau mondial, nos systèmes économiques disposeront de moins d'énergie qu'actuellement pour fonctionner* (p. 154).
- 4 Il explique dans le même chapitre que l'évocation des « pics » signifie non pas que les énergies fossiles vont disparaître, mais que leur prix va s'envoler, ce qui pèsera lourdement sur toute stratégie de croissance, au point de la rendre impossible. Et cela sera renforcé par l'existence d'autres pics matériels. Ce spécialiste de l'énergie et du pétrole n'oublie pas de s'intéresser aussi bien au rôle de la finance dans la crise qu'à celui des ressources en eau (p. 162-167), à la nourriture et à l'agriculture (p. 168-177), aux autres minéraux et métaux, aux effets du changement climatique, ainsi qu'à « l'effet boule de neige » de l'épuisement des ressources (exemple : des ressources fossiles plus rares exigent plus d'énergie pour les extraire et les transformer).
- 5 Le chapitre IV envisage les solutions des avocats de la croissance verte : des innovations technologiques qui pourraient « sauver la croissance ». Heinberg n'exclut nullement des innovations « vertes », et encore moins celles qui visent l'efficacité énergétique, il évoque la « révolution négaWatt » de Amory Lovins (« faire davantage avec moins »), mais selon lui ces orientations souhaitables butent sur l'effet rebond. De ce fait, *espérer dépenser moins [d'énergie, de matière, JG] tout en préservant la croissance est illusoire*. Il

pense, comme d'autres qu'il cite, que lorsque le pétrole sera « hors de prix », la mondialisation telle que nous la connaissons prendra fin.

- 6 Au chapitre V, l'auteur examine le cas de la Chine, ou plus exactement de la « bulle chinoise », destinée selon lui à se dégonfler dans les années à venir pour des raisons financières, immobilières, économiques (une économie tournée à l'excès vers l'exportation), sociale (des inégalités insoutenables) et, bien entendu, écologiques. Il établit un parallèle entre la Chine actuelle et le Japon des années 1950 à 1970, avant de conclure : « *quand la Chine stagnera, voire régressera, l'inexorabilité de la décroissance globale commencera à devenir évidente* » (p. 240). Il explore ensuite, pour les économies asiatiques, les risques de guerres monétaires, commerciales, et de conflits armés pour l'accès à des ressources en voie d'épuisement. Il exprime aussi sa certitude que la fin de la croissance accentuera les tensions entre les plus riches et les plus pauvres. En dépit de ces prévisions plutôt sombres, il examine dans les deux derniers chapitres « *comment l'humanité pourrait tirer profit de sa créativité pour s'adapter à l'épuisement des ressources, et à des systèmes économiques en perdition* » (p. 268).
- 7 Le chapitre VI est consacré à la « gestion de la contraction ». Il commence par un « scénario par défaut » (c'est le « business as usual » d'autres scénarios) plutôt catastrophique, avant de *démontrer qu'une contraction de l'économie n'entraînerait pas nécessairement désastre et désolation*. Il faut pour cela reprendre à court terme le contrôle de la finance et de la création monétaire, cette dernière devant s'accompagner de taux d'intérêt nuls. Mais au-delà de cette urgence, il faudra réinventer la monnaie, supprimer le système des réserves fractionnaires, encourager les monnaies locales ou « complémentaires » et un système de « crédit effaçable ». Quant à l'économie post-croissance, il faut viser sa résilience écologique, en s'inspirant notamment des travaux d'Herman Daly, Tim Jackson et Peter Victor. Il faut également fixer une limite aux inégalités de revenus et encourager les organisations coopératives. Il faut enfin d'autres indicateurs de « progrès » dans la transition.
- 8 « *Sur le papier, nos problèmes peuvent être résolus* (p. 299), mais pour l'instant *nos sociétés ne sont pas prêtes à une remise en cause en profondeur de leur mode de fonctionnement* », ce qu'il cherche à expliquer en termes d'addiction, y compris sous l'influence de la dopamine, mais aussi en référence à une « psychologie de masse ». D'où la conclusion de ce chapitre : une crise systémique d'une ampleur sans précédent nous attend à laquelle il faut se préparer. Mais comment ?
- 9 C'est l'objet du dernier chapitre, « la vie après la croissance », où l'auteur s'intéresse à quelques initiatives existantes : villes en transition, « common security clubs ». Il propose notamment que chaque ville se dote d'une ambitieuse coopérative multifonctionnelle, dont certains prototypes existent déjà dans les pays de langue anglaise, qui constituent ses références exclusives. C'est un avocat de l'expérimentation. Les États et les institutions internationales sont totalement absents de sa stratégie de transition.
- 10 Richard Heinberg a certes de bonnes raisons de ne pas afficher l'optimisme de certains prophètes qui nous proposent des solutions clés en main, le plus souvent technologiques, à la crise écologique. De bonnes raisons aussi de penser qu'une crise systémique sans précédent est probable, et des raisons encore meilleures de nous inciter à dire adieu à la croissance.
- 11 On pourra toutefois se poser des questions sur ce leitmotiv : « il est trop tard ». Trop tard pour que les énergies renouvelables se substituent totalement aux énergies fossiles

au cours de ce siècle (p. 211), alors que le « scénario négaWatt » en France fournit de bons arguments permettant de penser l'inverse, à condition que la sobriété énergétique s'impose et que la production totale d'énergie diminue sans affecter la qualité des « services » de type final ? Trop tard pour envisager à grande échelle un système de production alimentaire durable (p. 177), alors qu'Olivier de Schutter (rapporteur spécial des Nations Unies pour le droit à l'alimentation) et des centaines d'experts estiment que cela reste possible ? Trop tard pour pouvoir éviter une crise infiniment plus grave que celle que nous connaissons depuis 2008 ?

- 12 Mais qui peut savoir s'il est trop tard, puisque tout dépend de décisions politiques qui, « sur le papier », semblent raisonnables et socialement non régressives ? On peut parler chez cet auteur de pessimisme politique, fondé sur la vision de peuples incapables de contester vraiment le consumérisme et la loi de la croissance matérielle perpétuelle, de peuples pris dans la nasse du système et qui en viennent à négliger le sort de leurs descendants immédiats. D'où les allusions bien légères à la dopamine, nouvel opium des peuples, et à une psychologie des masses peu crédible.
- 13 Les expérimentations probantes importent, car elles ouvrent souvent la voie. Mais elles ont peu de chance de se généraliser sans des relais politiques, étatiques et internationaux, en particulier lorsque les enjeux sont d'emblée mondiaux, et sans de vastes mobilisations de la société civile, seule capable de faire le lien entre les expérimentations locales et les « grandes décisions ». En ne mentionnant ni les pouvoirs publics et les institutions, ni le « mouvement social », ni la démocratie, Richard Heinberg s'avère aussi faible sur les perspectives qu'il est fort pour nous convaincre que la croissance ne reviendra pas.

NOTES

1. NdR : <http://developpementdurable.revues.org/8149>,
 2. C'est une édition révisée et mise à jour, parue en anglais en mai 2011 chez New Society Publishers.
-

AUTEUR

JEAN GADREY

Jean Gadrey, Professeur honoraire d'économie (Université Lille 1), auteur notamment de « Adieu à la croissance. Bien vivre dans un monde solidaire », 2^{ème} éd. 2012, Les petits matins.